

--> See the **erratum** for this article

Habemus Papam

La grande évasion

***Nous avons un pape* — Italie / France 2011, 102 minutes**

Sami Gnaba

Christopher Nolan

Number 279, July–August 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66980ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2012). Review of [*Habemus Papam* : la grande évasion / *Nous avons un pape* — Italie / France 2011, 102 minutes]. *Séquences*, (279), 54–54.

Habemus Papam

La grande évasion

Cannes 2011... Alors que tout le monde avait les yeux rivés sur Terrence Malick et son *Tree of Life* virtuose, ou encore sur la polémique Lars Von Trier, on dévoilait le dernier Nanni Moretti qui, dans un geste plus modeste, formellement parlant, se focalisait sur la dépression d'un pape qui ne voulait pas en être un. Le résultat est un film d'une singulière drôlerie, assurément un des meilleurs de l'année!

Sami Gnaba



Un pape en panne d'identité

Le pape est mort, le temps est au recueillement, à l'élection d'un nouveau souverain pontife. Le cérémonial campé dans le Vatican est couvert par les médias, suivi par les milliers de fidèles s'étant rassemblés sur la place Saint-Pierre, impatients de connaître le nouvel élu.

À l'intérieur, au milieu de ce huis clos majestueux, les cardinaux sont assiégés par un sentiment d'inquiétude, tous priant pour être épargnés dans une voix intérieure: « Mon Dieu, pas moi. » La scène a quelque chose de drôle, faisant émerger fragilement cette drôlerie attendrissante dans laquelle se drapent *Habemus Papam*, malgré le sérieux de la situation. Indécis à l'heure du vote, les cardinaux, par exemple, sont montrés en train de regarder par-dessus l'épaule de leur voisin, tentant gauchement de distinguer un nom, un indice peut-être.

Quand le nouveau pape est trouvé en la personne de Melville, ce dernier laisse entrevoir sur son visage incrédulité hébétée et panique. Au son des applaudissements répétés par ses confrères, Melville endosse le costume papal pour tomber quelques minutes plus tard sous l'emprise d'un doute le rendant incapable de se présenter aux fidèles. Pendant qu'il ira se réfugier dans sa chambre, le porte-parole du Vatican, dans le dessein d'expliquer l'attente de la révélation de l'identité du nouveau souverain pontife, parlera d'un geste d'humilité très inhabituel.

Plus inhabituelle encore est la fuite de Melville hors du Vatican. De là, Moretti compose un film finement tracé entre deux trajectoires parallèles. Dans l'une, dans une veine plus comique, ce dernier se filme en psychanalyste (dix ans après *La Chambre du fils*) piégé à l'intérieur du Vatican après avoir tenté en vain de guérir le pape de sa dépression. Le voilà du coup entouré de cardinaux vieillissants, accros aux médicaments et

aux jeux de société, vêtus de robes rouges, inadaptés au monde extérieur, tous dans un besoin pressant d'être guidés.

Dans l'autre trajectoire, de loin la plus importante, on suit la grande évasion papale dans les rues de Rome, soit celle d'un homme à la conquête de lui-même après avoir joué trop longtemps à « l'acteur ». Trop longtemps étreint par la solitude et les rituels du Vatican, Melville est en panne d'identité propre. Sa fuite tient d'un acte de résistance, d'un devoir à se confronter à ses croyances et à ses souvenirs. Il a « besoin de repenser à sa vie ».

Pour citer Michel Piccoli, son formidable interprète, Melville « subit cette élection comme une catastrophe qui révolutionne sa vie et ses pensées... il est arrivé à un âge où sa passion de l'honnêteté (...) l'amène à fuir. » En étant nommé au grade suprême, Melville doit faire un acte de foi ferme, sans faiblesses, pour être le gardien vénéré de l'Église. Or, justement, cette impuissance qui le gagne à son élection rend son autorité impossible. C'est l'ultime geste de l'humilité: avouer son incompetence devant une époque qu'il ne comprend pas, dans laquelle même des spécialistes affirment en direct à la télé être en train d'improviser.

Et chacun dans *Habemus Papam* improvise, à sa manière. Autant le porte-parole, vaillant (qui poste un garde dans la chambre du pape, faisant croire à sa présence), que le psychanalyste appelé en renfort par le Vatican, qui découvre très vite les limites de sa profession, pour se trouver du coup à organiser un tournoi de volleyball pour l'âge d'or.

Des tribulations de son protagoniste désabusé, *Habemus Papam* tire un portrait prenant d'un homme qui, malgré l'âge, résiste avec courage et fermeté. Jusqu'à oser faire le constat (public) des limites de son pouvoir.

Malgré les apparences, *Habemus Papam* n'est pas un réquisitoire contre l'Église. Tout au plus, Moretti se fait un irrésistible moqueur de certains rituels! C'est un film grave, d'une drôlerie touchante aussi, qui fait face à une question résolument humaine, transposable à toutes les sphères de la société et du pouvoir; la difficulté d'être de chacun. À l'échelle individuelle, cette question existentielle est terrassante, prise dans un contexte papal elle devient vertigineuse, à l'image de ce dernier plan du film. Il arrive que la beauté de tout un film soit contenue en une seule scène. C'est le cas ici. Laissé dans le noir, on a juste envie de s'écrier: *Grazie Moretti!*

■ **NOUS AVONS UN PAPE** | Italie / France 2011 — **Durée:** 102 minutes — **Réal.:** Nanni Moretti — **Scén.:** Nanni Moretti, Francesco Piccolo, Federica Pontremoli — **Images:** Alessandro Pesci — **Mont.:** Esmeralda Calabria — **Mus.:** Franco Piersanti — **Son:** Alessandro Zanon — **Dir. art.:** Paola Bizzarri — **Cost.:** Lina Nerli Taviani — **Int.:** Michel Piccoli (Pape), Nanni Moretti (psychanalyste), Jerzy Stuhr (le porte-parole) — **Prod.:** Jean Labadie, Nanni Moretti, Domenico Procacci — **Dist.:** Métropole.